



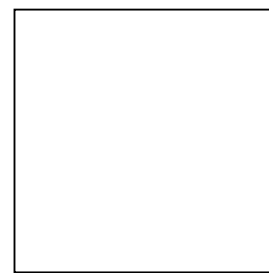
FÉLIX GUATTARI

## L'hétérogenèse machinique

L'USAGE VOUDRAIT QUE L'ON PARLE DE LA MACHINE comme d'un sous-ensemble de la technique. Il faudrait considérer plutôt que la problématique des techniques est placée plutôt sous la dépendance de celle des machines, et non l'inverse. La machine serait préalable à la technique au lieu d'en être l'expression.

Le machinisme est objet de fascination, quelquefois de délire. Il en existe tout un « bestiaire » historique. Depuis l'origine de la philosophie, le rapport de l'homme à la machine est une source d'interrogation. Aristote considère la *techné* a pour mission de créer ce que la nature est dans l'impossibilité d'accomplir. De l'ordre du « savoir » et non du « faire », elle interpose entre la nature et l'humanité une sorte de médiation créative dont le statut d'*intercession* est source de perpétuelle ambiguïté.

Les conceptions « mécanistes » de la machine la vident de tout ce qui lui permettrait d'échapper à une simple construction *partes extra partes*. Les conceptions « vitalistes » l'assimilent aux êtres vivants ; à moins que ce ne soient les êtres vivants qui ne lui soient assimilés. La perspective « cybernétique » ouverte par Norbert Wiener <sup>(1)</sup>, envisage les systèmes vivants comme des machines particulières dotées du principe de rétro-action. Des conceptions « systémistes » plus récentes reprennent à Francesco Varela le terme d'autopoïèse (auto-production) en le réservant aux machines vivantes <sup>(2)</sup>. À la suite d'Heidegger, une mode philosophique charge la *techné*



1. N. Wiener,  
Cybernétique et  
société.

2. F. Varela,  
Autonomie et  
connaissance.

– dans son opposition à la technique moderne – d’une mission de « dévoilement de la vérité » qui va « chercher le vrai à travers l’exact ». Ainsi, elle la cloue à un socle ontologique – à un *grund* – et compromet son caractère d’ouverture processuelle.

Entre ces écueils, nous tenterons de discerner les différents seuils d’intensité ontologique et d’envisager le machinisme dans son ensemble, sous ses divers avatars techniques, sociaux, sémiotiques, axiologiques. Et cela implique de reconstruire un concept de machine qui se développe bien au-delà de la machine technique.

Pour chaque type de machine, nous poserons la question, non pas de son autonomie vitale – ce n’est pas un animal – mais de son pouvoir singulier d’énonciation : ce que j’appelle sa *consistance énonciative spécifique*.

Le premier type de machine auquel nous pensons est celui des dispositifs matériels. Ils sont fabriqués par la main de l’homme – elle-même relayée par d’autres machines – et le sont selon des conceptions et des plans qui répondent à des objectifs de production. J’appelle ces différentes étapes des *schémas diagrammatiques finalisés*.

Mais déjà ce montage et ces finalisations imposent la nécessité d’élargir les limites de la machine, *stricto sensu*, à l’ensemble fonctionnel qui l’associe à l’homme. Nous verrons que cela implique la prise en compte de multiples composantes :

- des composantes matérielles et énergétiques ;
- des composantes sémiotiques diagrammatiques et algorithmiques (plans, formules, équations, calculs qui concourent à la fabrication de la machine) ;
- des composantes d’organes, d’influx, d’humeur du corps humain ;
- des informations et des représentations mentales individuelles et collectives ;
- des investissements de *machines désirantes* produisant une subjectivité en adjacence à ses composantes ;
- des machines abstraites s’instaurant transversalement aux niveaux machiniques matérielles, cognitifs, affectifs et sociaux précédemment considérés.

Lorsque nous parlons de machines abstraites, par « abstrait »

nous pouvons aussi bien entendre « extrait » au sens d'extraire. Ce sont des montages susceptibles de mettre en relation tous les niveaux hétérogènes qu'ils traversent et que nous venons d'énumérer. La machine abstraite leur est transversale, c'est elle qui leur donnera ou non une existence, une efficacité, ce que j'appelle une *auto-affirmation ontologique*. Les différentes composantes sont entraînées, remaniées dans une sorte de dynamisme.

Un tel ensemble fonctionnel sera désormais qualifié d'*agencement machinique*. Le terme d'agencement ne comporte aucune notion de lien, de passage ; d'anastomose entre ses composants. C'est un agencement de champ de possibles, de virtuels autant que d'éléments constitués, sans notion de rapport générique ou d'espèce. Dans ce cadre, les ustensiles, les instruments, les outils les plus simples, les moindres pièces structurées d'une machinerie acquerront le statut de proto-machine.

Prenons un exemple. Si nous déconstruisons un marteau en lui ôtant son manche, c'est toujours un marteau mais à l'état « mutilé ». La « tête » du marteau – autre métaphore zoomorphe – peut être réduite par fusion. Elle franchira alors un seuil de consistance formelle où elle perdra sa forme ; cette *gestalt* machinique œuvre d'ailleurs autant sur la plan technologique qu'à un niveau imaginaire, si l'on évoque le souvenir désuet de la faucille et du marteau. Nous ne sommes en présence que d'une masse métallique retournée au lissage, à la déterritorialisation qui précède son entrée dans une forme machinique.

Pour dépasser ce type d'expérience, comparable au morceau de cire cartésien, tentons, à l'inverse, de construire, d'associer le marteau et le bras, le clou et l'enclume. Et leur « danse collective » pourra redonner vie à la défunte corporation des forgerons, à la sinistre époque des anciennes mines de fer, aux usages ancestraux des roues ferrées...

Leroi-Gourhan soulignait que l'objet n'était rien en dehors de l'ensemble technique auquel il appartient. Il en va de même pour les machines sophistiquées tels ces robots qui bientôt seront engendrés par d'autres robots. Le geste humain demeure adjacent à leur gestation, en attente de la défaillance que requerra son intervention : ce résidu d'un acte direct.

Mais tout cela ne relève-t-il pas d'une vue partielle, d'un certain goût pour une époque datée de la science-fiction ?

Il est curieux de noter que, pour acquérir de plus en plus de vie, les machines exigent en retour de plus en plus de vitalité humaine abstraite ; et cela tout au long de leur parcours évolutif. La conception par ordinateur, les systèmes experts et l'intelligence artificielle *donnent* autant à penser qu'ils *soustraient* à la pensée. Ils la soulagent de schèmes internes. Les formes de pensée assistées par ordinateurs sont mutantes, relèvent d'autres musiques, d'autres univers de référence <sup>(3)</sup>.

Impossible donc de refuser sa part à la pensée humaine dans l'essence du machinisme. Mais jusqu'où celle-ci peut-elle encore être qualifiée d'humaine ? La pensée technico-scientifique ne relève-t-elle pas d'un certain type de machinisme mental et sémiotique ? Une distinction s'impose ici entre les sémiologies productrices de significations – monnaie commune des groupes sociaux – comme l'énonciation « humaine » des gens qui travaillent autour de la machine, et par ailleurs, des sémiotiques a-signifiantes qui, quelle que soit la quantité de significations qu'elles véhiculent, manient des figures d'expression que l'on pourrait qualifier d'énonciation « non-humaine » ; ce sont des équations, des plans qui énoncent la machine et la font agir à titre diagrammatique sur les dispositifs techniques et expérimentaux.

Les sémiologies de la signification jouent sur des claviers d'oppositions distinctives d'ordre phonématique ou scriptural qui transcrivent les énoncés dans des matières d'expression signifiante. Les structuralistes se sont plu à ériger le signifiant comme catégorie unificatrice de toutes les économies expressives : la langue, l'icône, le geste, l'urbanisme ou le cinéma, etc. Ils ont postulé une traductibilité générale signifiante de toutes les formes de discours. Mais, ce faisant, n'ont-ils pas méconnu la dimension essentielle d'une *autopoïèse machinique* ? Cette émergence continue de sens et d'effet ne relève pas de la redondance, de la mimésis mais d'une production d'effet de sens singulière, bien qu'indéfiniment reproductible.

Ce noyau autopoïétique de la machine est ce qui la soustrait à la structure, l'en différencie, lui donne sa valeur. La structure est interactionnelle, implique des boucles de rétroactions,

3. P. Lévy, Plissé fractal. Idéographie dynamique (mémoire d'habilitation à diriger des recherches en sciences de l'information et de la communication).

met en jeu un concept de totalisation qu'elle maîtrise à partir d'elle-même. Elle est habitée par des *inputs* et des *outputs* qui ont vocation à la faire fonctionner selon un principe d'éternel retour. Elle est hantée par un désir d'éternité.

La machine, au contraire, est travaillée par un désir d'abolition. Son émergence est doublée par la panne, la catastrophe, la mort qui la menacent. Elle possède une dimension supplémentaire : celle d'une *altérité* qu'elle développe sous différentes formes. Et cette altérité l'écarte de la structure axée sur un principe d'homéo-morphie. La différence apportée par l'autopoïèse machinique est fondée sur le déséquilibre, la prospection d'univers virtuels loin de l'équilibre. Et il ne s'agit pas seulement d'une rupture d'équilibre formel, mais d'une radicale *reconversion ontologique*. La machine dépend toujours d'éléments extérieurs pour pouvoir exister comme telle. Elle implique une complémentarité non seulement avec l'homme qui la fabrique, la fait fonctionner ou la détruit, mais elle est, elle-même, dans un rapport d'altérité machinique avec d'autres ; comme s'il existait là aussi une énonciation « non-humaine » : un diagramme qui énonce la machine, la machine technique tout au moins.

Cette reconversion ontologique démet la portée totalisante du concept de Signifiant. Car ce ne sont pas les mêmes entités signifiantes qui opèrent les diverses mutation de référent ontologique qui nous font passer de l'univers de la chimie moléculaire à celui de la chimie biologique, ou du monde de l'acoustique à celui des musiques polyphoniques et harmoniques. Certes, des lignes de déchiffrement signifiant – composés de figures discrètes, binarisables, syntagmatisables et paradigmatiques – se recoupent parfois d'un univers à l'autre. Et l'on ne peut avoir l'illusion qu'une même trame signifiante habite tous ces domaines.

C'est tout à fait différent lorsque l'on considère la texture même de ces univers de référence. Ils sont à chaque fois marqués du sceau de la singularité. De l'acoustique à la musique polyphonique, les constellations d'intensités expressives divergent. Elles relèvent d'un certain rapport pathique, et livrent des consistances ontologiques irréductiblement hétérogènes. On découvre ainsi autant de types de déterritorialisation que de traits de matière d'expression.

L'articulation signifiante qui les surplombe – dans son indifférente neutralité – est incapable de s'imposer comme rapport d'immanence aux intensités machiniques, à ce noyau autopoïétique, non-discursif, auto-énonciateur. Il ne se soumet à aucune syntaxe générale des procédures de déterritorialisation. Aucun couple être-étant, être-néant, être-autre, ne pourra tenir le rang de *binary digit* ontologique. Les propositions machiniques échappent aux jeux ordinaires de la discursivité, aux coordonnées structurales d'énergie, de temps et d'espace. Cependant, il n'en existe pas moins une *transversalité ontologique*. Ce qui se passe à un niveau particulière-cosmique n'est pas sans relation avec l'âme humaine ou un événement du *socius*. Mais pas selon des harmoniques universelles de nature platonicienne (*Le Sophiste*). La composition des intensités déterritorialisantes s'incarne dans des machines abstraites. Il faut considérer qu'il y a une essence machinique qui va s'incarner dans une machine technique, mais aussi bien dans l'environnement social, cognitif, lié à cette machine – les ensembles sociaux sont aussi des machines, le corps est une machine, il y a des machines scientifiques, théoriques, informationnelles. La machine abstraite traverse toutes ces composantes hétérogènes mais surtout elle les *hétérogénise*, hors de tout trait unificateur et selon un principe d'irréversibilité, de singularité et de nécessité.

À cet égard, le signifiant lacanien est frappé d'une double carence : il est trop abstrait en ce qu'il traductabilise à bon compte les matières d'expression hétérogènes, il manque l'hétérogénéité ontologique, il uniformise et syntaxise gratuitement les diverses régions de l'être ; et tout, à la fois, il n'est pas assez abstrait parce qu'il est incapable de rendre compte de la spécificité de ces noyaux machiniques autopoïétiques sur lesquels il nous faut revenir à présent.

Francesco Varela caractérise une machine par « l'ensemble des inter-relations de ses composants indépendamment de ses composants eux-mêmes »<sup>(4)</sup>. L'invention d'une machine n'a donc rien à voir avec sa matérialité. Il distingue deux types de machines : les machines « allopoïétiques » qui produisent autre chose qu'elle-même, et les machines « autopoïétiques » qui engendrent et spécifient continuellement leur propre organisation et leurs propres limites. Ces dernières accomplissent

4. F. Varela, op. cit.

un processus incessant de remplacement de leurs composants parce qu'elles sont soumises à des perturbations externes qu'elles doivent constamment compenser. En fait, la qualification d'autopoïétique est réservée par Varela au domaine biologique ; en sont exclus les systèmes sociaux, les machines techniques, les systèmes cristallins, etc. Tel est le sens de sa distinction entre allopoïèse et autopoïèse. Mais l'autopoïèse, qui définit uniquement des entités autonomes, individuées, unitaires, et échappent aux rapports d'input et d'output, manque des caractéristiques essentielles aux organismes vivants comme le fait qu'ils vivent, meurent et survivent à travers des *phylums* génétiques. L'autopoïèse mériterait d'être repensée en fonction d'entités évolutives, collectives, entretenant entre elles divers types de rapport d'altérité, plutôt que d'être implacablement refermées sur elles-mêmes. Ainsi les institutions comme les machines techniques relèvent en apparence de l'allopoïèse ; mais lorsqu'on les considère dans le cadre des agencements machiniques qu'elles constituent avec les êtres humains, elles deviennent ipso facto autopoïétiques. On envisagera donc l'autopoïèse sous l'angle de l'ontogenèse et de la phylogenèse propres à une mécanosphère se superposant à la biosphère.

L'évolution phylogénétique du machinisme se traduit, à un premier niveau, par le fait que les machines se présentent par « générations », se refoulant les unes les autres à mesure qu'elles deviennent obsolètes. La filiation des générations passées est prolongée vers le futur par des lignes de virtualité et par leurs arbres d'implication. Mais il ne s'agit pas là d'une causalité historique univoque. Les lignes évolutives se présentent en rhizomes ; les datations ne sont pas synchroniques mais hétéro-chroniques. Exemple : le « décollage » industriel des machines à vapeur qui a eu lieu des siècles après que l'Empire chinois les eût utilisé à titre de jeu d'enfant. En fait, ces rhizomes évolutifs traversent pat blocs les civilisations techniques. Une mutation technologique peut connaître des périodes de longue stagnation ou de régression, mais il n'y a guère d'exemples qu'elle ne « reparte » pas à une époque ultérieure. Cela est particulièrement net avec les innovations technologiques militaires : elles ponctuent fréquemment de grandes séquences historiques qu'elles marquent d'un sceau

d'irréversibilité, effaçant des empires au bénéfice de nouvelles configurations géopolitiques. Mais, je le répète, c'était déjà vrai avec les instruments, les ustensiles et les outils les plus humbles qui n'échappent pas à cette phylogenèse... On pourrait, par exemple, consacrer une exposition à l'évolution du marteau depuis l'âge de pierre et émettre des conjectures sur ce qu'il sera appelé à devenir dans le contexte des matériaux nouveaux et des nouvelles technologies. Le marteau que l'on achète aujourd'hui au supermarché se trouve, en quelque sorte, « prélevé » sur une lignée phylogénétique aux prolongements virtuels indéfinis.

C'est au carrefour d'univers mécaniques hétérogènes, de dimensions différentes, de texture ontologique étrangère avec des innovations radicales, des repères de mécanismes ancestraux hier oubliés puis réactivés, que se singularise le mouvement de l'Histoire. La machine néolithique associe, entre autres composantes, la machine de la langue parlée, les machines de pierre taillée, les machines agraires fondées sur la sélection des graines et une proto-économie villageoise. La machine scripturale ne verra, elle, son émergence qu'avec la naissance des méga-machines urbaines (Lewis Mumford), corrélatives à l'implantation des empires archaïques. Parallèlement, de grandes machines nomades se constitueront à partir de la collusion entre la machine métallurgique et de nouvelles machines de guerre. Quant aux grandes machines capitalistiques, leurs mécanismes de base furent proliférants : machines d'État urbain, puis royal, machines commerciales, bancaires, machines de navigation, machines religieuses monothéistes, machines musicales et plastiques détériorées, machines scientifiques et techniques, etc.

La question de la reproductibilité de la machine sur un plan ontogénétique est plus complexe. Le maintien de l'état de marche d'une machine, son identité fonctionnelle n'est jamais absolument garantie. L'usure, la précarité, les pannes, l'entropie lui imposent un certain renouvellement de ses composantes matérielles, énergétiques et informationnelles, ces dernières pouvant sombrer dans le « bruit ». Parallèlement, le maintien de la consistance de l'agencement mécanique exige que soit aussi renouvelée la part de geste et d'intelligence humaine qui entre dans sa composition. L'altérité homme-



machine est donc inextricablement liée à une altérité machine-machine qui se joue dans des rapports de complémentarité ou des rapports agoniques (entre machines de guerre) ou encore dans des rapports de pièces ou de dispositifs. En fait, l'usure, l'accident, la mort et la résurrection d'une machine dans un nouvel « exemplaire » ou dans un nouveau modèle font partie de son destin et peuvent passer au premier plan de son essence dans certaines machines esthétiques (les « compressions » de César, les « métamécaniques », les machines happening, les machines délirantes de Jean Tinguely). La reproductibilité de la machine n'est donc pas une pure répétition programmée. Ses scissions de rupture et d'indifférenciation, qui détachent un modèle de tout support, introduisent leur lot de différences tant ontogénétiques que phylogénétiques. C'est lors de ces phases de passage à l'état de diagramme, de machine abstraite désincarnée, que les « suppléments d'âme » du noyau machinique se voient conférer leurs différences par rapport à des simples agglomérats matériels. Un entassement de pierres n'est pas une machine, tandis qu'un mur est déjà une proto-machine statique, manifestant des polarités virtuelles, un dedans et un dehors, un haut et un bas, une droite et une gauche... Ces virtualités diagrammatiques nous font sortir de la caractérisation de l'auto-poïèse machinique par Varela en terme d'individuation unitaire, sans *input* ni *output* ; elles nous orientent vers un machinisme plus collectif, sans unité délimitée, dont l'autonomie s'accommode de divers supports d'altérité. La reproductibilité de la machine technique, à la différence de celle des êtres vivants ne repose pas sur des séquences de codage parfaitement circonscrites dans un génome territorialisé. Chaque machine technologique a bien ses plans de conception et de montage. Mais, d'une part, ceux-ci gardent leur distance par rapport à elle ; et, d'autre part, ils se renvoient d'une machine à l'autre de façon à couvrir globalement la mécano-sphère. Les rapports des machines technologiques entre elles et les ajustements de leurs pièces respectives présupposent une sérialisation formelle et une certaine déperdition de leur singularité – plus forte que celle des machines vivantes – corrélatives d'une distance prise entre la machine manifestée dans les coordonnées énergéto-spatio-temporelles et la

machine diagrammatique qui se développe dans des coordonnées plus nombreuses et plus déterritorialisées.

Cette distance déterritorialisante et cette perte de singularité doivent être rapportées à un lissage renforcées des matières constitutives de la machine technique. Certes, les aspérités singulières propres à ces matières ne peuvent jamais être complètement abolies mais elles ne doivent interférer dans le « jeu » de la machine que si elles y sont requises par son fonctionnement diagrammatique. Examinons, à partir d'un dispositif machinique en apparence simple – le couple formé par une serrure et sa clé – ces deux aspects d'écart machinique et de lissage. Deux types de formes, aux textures ontologiques hétérogènes, se trouvent ici mise en œuvre :

— des formes matérialisées, contingentes, concrètes, discrètes, dont la singularité est refermée sur elle-même, incarnées respectivement par le profil *F<sub>s</sub>* de la serrure et par le profil *F<sub>c</sub>* de la clé. *F<sub>s</sub>* et *F<sub>c</sub>* ne coïncident jamais tout à fait. Elles évoluent au cours du temps, du fait de l'usure et de l'oxydation, mais toutes deux sont tenues de demeurer dans le cadre d'un écart-type limite au-delà duquel la clé cesserait d'être opérationnelle.

— des formes « formelles », diagrammatiques, subsumées par cet écart-type, qui se présentent comme un *continuum* incluant toute la gamme des profils *F<sub>c</sub>*, *F<sub>s</sub>*, compatibles avec le déclenchement effectif de la serrure.

On constate aussitôt que l'effet, le passage à l'acte possible, est tout entier à repérer du côté du second type de forme. Bien que s'échelonnant sur un écart-type le plus restreint possible ces formes diagrammatiques se présentent en nombre infini. En fait, il s'agit d'une intégrale des formes *F<sub>c</sub>*, *F<sub>s</sub>*.

Cette forme intégrale et infinitaire double et lisse les formes contingentes *F<sub>s</sub>* et *F<sub>c</sub>* qui ne valent machiniquement que pour autant qu'elles lui appartiennent. Un pont est ainsi établi « par dessus » les formes concrètes autorisées. C'est cette opération que nous qualifions de *lissage déterritorialisé* et qui porte aussi bien sur la normalisation des matières constitutives de la machine que sur leur qualification « digitale » et fonctionnelle. Un minerai de fer qui n'aurait pas été suffisamment laminé, déterritorialisé, présenterait des rugosités de concassement des minerais d'origine qui fausserait les profils idéaux de la

clé et de la serrure. Le lissage du matériau doit lui ôter ses aspects de singularité excessifs et faire que celui-ci se comporte de façon à mouler fidèlement les empreintes formelles qui lui sont extrinsèques. Ajoutons que ce moulage, comparable en cela à la photographie, ne doit pas être trop évanescent et doit conserver une consistance propre suffisante. Là aussi on rencontre un phénomène d'écart-type, mettant en jeu une consistance diagrammatique théorique. Une clé en plomb ou en or risquerait de se plier dans une serrure d'acier. Une clé portée à l'état liquide ou gazeux perd aussitôt son efficacité pragmatique et sort du champ de la machine technique. Ce phénomène de seuil formel se retrouvera à tous les niveaux des rapports intra-machines et des rapports inter-machines, en particulier avec l'existence de pièces de rechanges. Les composantes de la machine technique sont ainsi comme les pièces d'une monnaie formelle, ce qui est révélé de façon encore plus évidente depuis leur conception et leur confection assistée par ordinateur.

Ces formes machiniques, ces lissages de matière, d'écart-type entre les pièces, d'ajustements fonctionnels tendraient à faire penser que la forme prime sur la consistance et les singularités matérielles, la reproductibilité de la machine technologique semblant imposer que chacun de ses éléments s'insère dans une définition préétablie d'ordre diagrammatique. Charles Sanders Peirce, qui qualifiait le diagramme d'« icône de relation », et qui lui assimilait la fonction des algorithmes, nous en a proposé une vision élargie qu'il convient encore d'aménager dans la présente perspective. Le diagramme, en effet, y est conçu comme une machine autopoïétique qui non seulement lui confère une consistance fonctionnelle et une consistance matérielle, mais lui impose aussi de déployer ses divers registres d'altérité, qui le font échapper à une identité fermée sur de simples rapports structuraux. La subjectivité de la machine s'instaure dans des univers de virtualités qui débordent de toutes parts sa territorialité existentielle. Ainsi nous nous refusons à postuler une subjectivité intrinsèque à la sémiotisation diagrammatique, par exemple une subjectivité « nichée » dans les chaînes signifiantes en raison du célèbre principe lacanien : un signifiant représente le sujet pour un autre signifiant. Il n'existe pas, pour les divers

registres de machines, une subjectivité univoque à base de coupure, de manque et de suture, mais des modes ontologiquement hétérogènes de subjectivité, de constellations d'univers de référence incorporels qui prennent une position d'énonciateurs partiels dans des domaines d'altérité multiples, mieux nommés domaines d'altérification.

Nous avons déjà rencontrés certains de ces registres d'altérité :

- l'altérité de proximité entre machines différentes et entre pièces de la même machine ;
- l'altérité de consistance matérielle interne ;
- l'altérité de consistance formelle diagrammatique ;
- l'altérité de phylum évolutif ;
- l'altérité agoniques entre machines de guerre dans le prolongement de laquelle on pourrait associer l'altérité « autoagonique » des machines désirantes qui tendent à leur propre collapsus, leur propre abolition.

Une autre forme d'altérité n'a été abordée que très indirectement, c'est l'altérité d'échelle, ou l'altérité fractale qui établit un jeu de correspondance systémique entre des machines de différents niveaux <sup>(5)</sup>.

Cependant, nous ne sommes pas en train de dresser une table universelle des formes d'altérité machiniques car, à la vérité, leurs modalités ontologiques, sont infinies. Elles s'organisent par constellations d'univers de référence incorporels, aux combinatoires et à la créativité illimitées.

Les sociétés archaïques sont mieux armées que les subjectivités blanches mâles, capitalistiques, pour cartographier cette multivalence de l'altérité. Je renvoie, à ce propos, à l'exposé de Marc Augé sur les registres hétérogènes auxquels se rapporte l'objet fétiche Legba dans les sociétés africaines des Fon. Le Legba vient à être transversalement :

- dans une dimension de destin,
- un univers de principe vital,
- une filiation ancestrale,
- un dieu matérialisé,
- un signe d'appropriation,
- une entité d'individuation,
- un fétiche à l'entrée du village, un autre au portail de la maison, après l'initiation à l'entrée de la chambre...

5. Leibniz, dans son souci de rendre homogène l'infiniment grand et l'infiniment petit, estime que la machine vivante, qu'il assimile à une machine divine, continue d'être machine dans ses moindres parties, jusqu'à l'infini (ce qui ne serait pas le cas de la machine faite par l'art de l'homme), in *La monadologie*, pp. 178 et 179, Delagrave, Paris 1962.

Le Legba est une poignée de sable, un réceptacle, mais c'est aussi l'expression de la relation à autrui. On le trouve à la porte, au marché, sur la place du village, aux carrefours. Il peut transmettre les messages, les questions, les réponses. C'est aussi l'instrument de la relation aux morts ou aux ancêtres. C'est à la fois un individu et une classe d'individus ; un nom propre et un nom commun. « Son existence correspond à l'évidence du fait que le social n'est pas seulement de l'ordre de la relation mais de l'ordre de l'être. <sup>(6)</sup> » Marc Augé souligne l'impossible transparence et traductibilité des systèmes symboliques. « Le dispositif Legba (...) se construit selon deux axes. L'un vu de l'extérieur à l'intérieur, l'autre de l'identité à l'altérité. Ainsi l'être, l'identité et la relation à l'autre sont-ils construits, à travers la pratique fétichiste, non seulement à titre symbolique mais aussi à titre ontologique ouvert. <sup>(7)</sup> »

Plus encore que la subjectivité des sociétés archaïques, les agencements machiniques contemporains n'ont pas de référent standard univoque. Mais on est beaucoup moins habitué à l'irréductible hétérogénéité – et même le caractère d'hétérogenèse – de leurs composantes référentielles. Le Capital, l'Énergie, l'Information, le Signifiant sont autant de catégories qui nous font croire à l'homogénéité ontologique des référents biologiques, éthologiques, économiques, phonologiques, scripturaux, musicaux, etc.

Dans le contexte d'une modernité réductionniste, il nous appartient de redécouvrir qu'à chaque promotion d'un carrefour machinique correspond une constellation spécifique d'univers de référence à partir de laquelle une énonciation non humaine s'institue. Les machines biologiques promeuvent les univers du vivant qui se différencient en devenirs végétaux, en devenirs animaux. Les machines musicales s'instaurent sur fond d'univers sonores constamment remaniés depuis la grande mutation polyphonique. Les machines techniques s'instituent au carrefour des composantes énonciatives les plus complexes et les plus hétérogènes. Heidegger, qui avait bien vu que la technique n'était pas qu'un moyen, en était venu à la considérer comme un mode de dévoilement du domaine de la vérité <sup>(8)</sup>. Il prenait l'exemple d'un avion commercial posé sur une piste : l'objet visible cache « ce qui est

6. M. Augé,  
« Le fétiche et son  
objet », in *L'Objet en  
psychanalyse*,  
présentation de Maud  
Mannoni, Denoël,  
« l'Espace  
analytique »,  
Paris 1986.

7. M. Augé, *op. cit.*

8. Essais et  
Conférences,  
Gallimard, Paris 1988.

et la façon dont il est ». Il ne dévoile son « *fonds* que pour autant qu'il est commis à assurer la possibilité d'un transport » et, à cette fin, « il faut qu'il soit commissible, c'est-à-dire prêt à s'envoler et qu'il le soit dans toute sa construction ». Cette interpellation, cette « commission » qui révèle le réel comme « fonds » est essentiellement opérée par l'homme et se traduit en terme d'opération universelle, se déplacer, voler... Mais ce « fonds » de la machine réside-t-il vraiment dans un déjà-là, sous l'espèce de vérités éternelles, révélées à l'être de l'homme ? La machine parle à la machine avant de parler à l'homme et les domaines ontologiques qu'elle révèle et secrète sont, à chaque occurrence, singuliers et précaires.

Reprenons cet exemple d'un avion commercial, cette fois non plus à titre générique mais à travers le modèle technologiquement daté qui fut baptisé le Concorde. La consistance ontologique de cet objet est essentiellement composite ; elle est au carrefour, au point de constellation et d'agglomération pathique d'univers qui ont chacun leur propre consistance ontologique, leurs traits d'intensité, leurs ordonnées et leurs coordonnées, leurs machinismes spécifiques. « Concorde » relève à la fois :

- d'un univers diagrammatique avec les plans de sa « faisabilité » théorique ;
- d'univers technologiques transposant cette « faisabilité » en des termes matériels ;
- d'univers industriels capables de le produire effectivement ;
- d'univers imaginaires collectifs correspondant à un désir suffisant de lui faire voir le jour ;
- d'univers politiques et économiques conduisant, entre autres, à dégager les crédits de sa mise en œuvre.

Mais l'ensemble de ces causes finales, matérielles, formelles et efficaces, au bout du compte, ne fait pas le poids ! L'objet Concorde circule effectivement entre Paris et New York mais il reste cloué sur le sol économique. Ce manque de consistance économique a fragilisé décisivement sa consistance ontologique globale. Le Concorde n'existe que dans la limite d'une reproductibilité de douze exemplaire et à la racine du *phylum* possibiliste des supersoniques à venir. Ce qui n'est déjà pas négligeable !

Pourquoi insistons-nous tellement sur l'impossibilité de fonder une traductibilité générale des diverses composantes d'énonciation partielle d'agencement ? Pourquoi ce manque de révérence à l'égard de la conception lacanienne du signifiant ? C'est que, précisément, cette théorisation issue du structuralisme linguistique ne nous fait pas sortir de la structure et nous interdit d'entrer dans le monde réel de la machine. Le signifiant structuraliste est toujours synonyme de discursivité linéaire. D'un symbole à l'autre, l'effet subjectif advient sans autre garantie ontologique. À son encontre, les machines hétérogènes, telle que les envisage notre perspective schizoanalytique, ne débitent pas un être standard, au gré d'une temporalisation universelle. Pour éclaircir ce point, on devra établir des distinctions entre les différentes formes de linéarité sémiologique, sémiotique et d'encodage :

— les codages du monde « naturel », qui opèrent sur plusieurs dimensions spatiales (par exemple ceux de la cristallographie) et qui n'impliquent pas l'extraction d'opérateurs de codages autonomisés ;

— la linéarité relative des codages biologiques, par exemple la double hélice de l'ADN qui, à partir de quatre radicaux chimiques de base, se développe également dans trois dimensions ;

— la linéarité des sémiologies pré-signifiantes, qui se développent en lignes parallèles relativement autonomes, même si les chaînes phonologiques de la langue parlée semblent toujours surcoder toutes les autres ;

— la linéarité sémiologique du signifiant structural qui s'impose de façon despotique à tous les autres modes de sémiotisation, qui les exproprie et, même, tend à les faire disparaître dans le cadre d'une économie communicationnelle dominée par l'informatique (précisons : l'informatique à son stade actuel, car cet état de choses n'est nullement définitif !)

— la surlinéarité de substances d'expression a-signifiantes, où le signifiant perd son despotisme. Les lignes informationnelles des hypertextes peuvent retrouver une certaine polymorphie dynamique et travailler en prise directe sur des univers référents qui, eux, ne sont nullement linéaires et qui tendent à échapper, de surcroît, à une logique d'ensemble spatialisés.

Les signes des machines sémiotiques a-signifiantes sont des « points-signes » ; pour une part, ils sont d'ordre sémiotique ; pour une autre, ils interviennent directement sur une série de processus mécaniques matérielles. Exemple : le chiffre de la carte de crédit qui opère la mise en marche du distributeur de billets.

Les figures sémiotiques a-signifiantes ne sécrètent pas que des significations. Elles profèrent des ordres de marche et arrêt et, surtout, elles déclenchent la « mise à l'être » d'univers ontologiques. Exemple, à présent, de la ritournelle musicale pentatonique qui, au bout de quelques notes, catalyse l'univers debussyste aux multiples composantes :

- l'univers wagnérien autour de *Parsifal*, qui se rattache au territoire existentiel constitué par Bayreuth ;
- l'univers du champ grégorien ;
- celui de la musique française, avec la remise au goût du jour de Rameau et Couperin ;
- celui de Chopin, en raison d'une transposition nationaliste (Ravel s'étant, pour sa part, approprié Liszt) ;
- la musique javanaise que Debussy a découverte à l'exposition universelle de 1889 ;
- le monde de Manet et de Mallarmé, qui se rattache au séjour du musicien à la villa Médicis.

Et à ces influences présentes et passées, il conviendrait d'ajouter les résonances prospectives que constituent la réinvention de la polyphonie depuis l'Ars Nova, ses répercussions sur le *phylum* musical de Ravel, Duparc, Messiaen, etc., sur la mutation sonore déclenchée par Stravinsky, sa présence dans l'œuvre de Proust...

On voit bien ici qu'il n'existe aucune correspondance bi-univoque entre des chaînons linéaires signifiants ou d'arché-écriture selon les auteurs, et cette catalyse mécanique multidimensionnelle, multiréférentielle. La symétrie d'échelle, la transversalité, le caractère pathique non-discursif de leur expansion : toutes ces dimensions nous font sortir de la logique du tiers exclu et nous confortent à renoncer au binarisme ontologique que nous avons précédemment dénoncé. Un agencement mécanique, à travers ses diverses composantes, arrache sa consistance en franchissant des seuils ontologiques, des seuils d'irréversibilité non linéaires, des seuils



ontogénétiques et phylogénétiques, des seuils d'ontogenèse et d'autopoïèse créatives.

C'est la notion d'échelle qu'il conviendrait ici d'élargir, afin de penser les symétries fractales en terme ontologique. Ce que traversent les machines fractales, ce sont des échelles substantielles. Elles les traversent en les engendrant. Mais – il faut l'admettre – ces ordonnées existentielles qu'elles « inventent » étaient déjà là depuis toujours. Comment soutenir un tel paradoxe ? C'est que tout devient possible (y compris le lissage réceptif su temps, évoqué par René Thom) dès lors qu'on admet une échappée de l'agencement hors des coordonnées énergético-spatio-temporelles. Et, là encore, il nous appartient de redécouvrir une façon d'être de l'Être – avant, après, ici et partout ailleurs –, sans être cependant identique à lui-même, éternel ; un Être processuel, polyphonique, singularisable, aux textures infiniment complexifiables, au gré des vitesses infinies qui animent ses compositions virtuelles. La relativité ontologique ici préconisée est inséparable d'une relativité énonciative. La connaissance d'un univers (au sens astrophysique ou au sens axiologique) n'est possible qu'à travers la médiation de machines autopoïétiques. Il convient qu'un foyer d'appartenance à soi existe quelque part pour que puisse venir à l'existence cognitive quelque étant ou quelque modalité d'être que ce soit. En dehors de ce couplage machine/univers, les étants n'ont qu'un pur statut d'identité virtuelle. Et il en va de même de leurs coordonnées énonciatives. La biosphère et la mécanosphère, accrochées sur cette planète, focalisent un point de vue d'espace, de temps et d'énergie. Elles tracent un angle de constitution de notre galaxie. Hors de ce point de vue particularisé, le reste de l'univers n'existe (au sens où nous appréhendons, ici-bas, l'existence) qu'à travers la virtualité de l'existence d'autres machines autopoïétiques au sein d'autres mécanosphères saupoudrées dans le cosmos. La relativité des points de vue d'espace, de temps, d'énergie ne fait pas pour autant sombrer le réel dans le rêve. La catégorie de Temps se dissout dans les considérations cosmologiques sur le big bang tandis que s'affirme celle d'irréversibilité. L'objet résiduel est ce qui résiste au balayage de l'infinie variabilité des points de vue constituables sur lui. Imaginons une entité autopoïétique dont

les particules seraient édifiées à partir de nos galaxies. Ou, à l'inverse, une cognitivité se constituant à l'échelle des quarks. Autre panorama, autre consistance ontologique. La mécano-sphère prélève et actualise des configurations qui existe parmi une infinité d'autres dans des champs de virtualité. Les machines existentielles sont de plain pied avec l'être dans sa multiplicité intrinsèque. Elles ne sont pas médiatisées par des signifiants transcendants et subsumées par un fondement ontologique univoque. Elles sont à elles-mêmes leur propre matière d'expression sémiotique. L'existence, en tant que procès de déterritorialisation, est une opération intermachinique spécifique qui se superpose à la promotion d'intensités existentielles singularisées. Et, je le répète, il n'existe pas de syntaxe généralisée de ces déterritorialisations. L'existence n'est pas dialectique, n'est pas représentable. Elle est à peine vivable !

Les machines désirantes qui entrent en rupture avec les grands équilibres organiques impersonnels et sociaux, qui inversent les commandes, jouent le jeu de l'autre à l'encontre d'une politique d'autocentrage sur le moi. Par exemple, les pulsions partielles et les investissements pervers polymorphes de la psychanalyse ne constituent pas une race exceptionnelle et déviante de machines. Tous les agencements machiniques recèlent, fut-ce à l'état embryonnaire, des foyers énonciatifs qui sont autant de proto-machines désirantes. Pour cerner ce point, il nous faut élargir notre pont transmachinique et comprendre le lissage de la texture ontologique du matériau machinique et les *feeds-back* diagrammatiques comme autant de dimensions d'intensification qui nous font dépasser les causalités linéarités de l'appréhension capitaliste des univers machiniques. Il nous faut également sortir des logiques fondées sur le principe du tiers exclu et de raison suffisante. À travers le lissage se joue un être au-delà, un-être-pour-l'autre qui fait prendre consistance à un existant hors de sa délimitation stricte, ici et maintenant. La machine est toujours synonyme d'un foyer constitutif de notre territoire existentiel sur fond de constellation d'univers de référence incorporels. Le « mécanisme » de ce retournement d'être consiste dans le fait que certains segments discursifs de la machine ne jouent plus seulement un jeu fonctionnel ou significationnel, mais

assument une fonction existentialisante de pure répétition intensive, ce que j'ai appelé ailleurs une *fonction de ritournelle*. Le lissage est comme une ritournelle ontologique, et ainsi loin d'appréhender une vérité univoque de l'être à travers la *techné*, comme le voudrait l'ontologie heideggerienne, c'est une pluralité d'être comme machine qui se donne à nous, dès lors que l'on acquiert les moyens pathiques et cartographiques d'y accéder. Les manifestations, non pas de l'Être, mais des multitudes de composantes ontologiques sont de l'ordre de la machine. Et cela, sans médiation sémiologique, sans codage transcendant, directement comme « donner-à-être », comme donnant. Accéder à un tel « donner » c'est déjà y participer ontologiquement de plein droit. Ce terme de droit ne vient pas ici au hasard tant il est vrai qu'à ce niveau proto-ontologique il est déjà nécessaire d'affirmer une dimension proto-éthique. Le jeu d'intensité de la constellation ontologique est, en quelque sorte, un choix d'être non seulement pour soi, mais pour toute l'altérité du cosmos et pour l'infini des temps.

S'il doit y avoir choix et liberté à certains étages anthropologiques « supérieurs », c'est qu'on devra aussi les trouver aux niveaux les plus élémentaires des concaténations machiniques. Mais les notions d'éléments et de complexité sont susceptibles ici de s'inverser brutalement. Le plus différencié et le plus indifférencié coexistent au sein d'un même chaos qui, à une vitesse infinie, joue ses registre virtuels les uns contre les autres et les uns avec les autres. Le monde machinique-technique, au « terminal » duquel se constitue l'humanité d'aujourd'hui, est barricadé par des horizons de constante et de limitation des vitesses infinies du chaos (vitesse de la lumière, horizon cosmologique du big bang, distance de Planck et *quantum* élémentaire d'action de la physique quantique, impossibilité de franchir le zéro absolu...). Mais ce même monde de contrainte sémiotique est doublé, triplé, infinisé par d'autres mondes qui, dans certaines conditions, ne demandent qu'à bifurquer hors de leur univers de virtualité et engendrer de nouveaux champs de possible.

Les machines de désir, les machines de création esthétique, au même titre que les machines scientifiques remanient constamment nos frontières cosmiques. À ce titre, elles ont a

prendre une place éminente au sein de nos agencements de subjectivation, eux-mêmes appelés à relayer nos vieilles machines sociales incapables de suivre l'efflorescence de révolutions machiniques qui font éclater notre temps de toutes parts.

